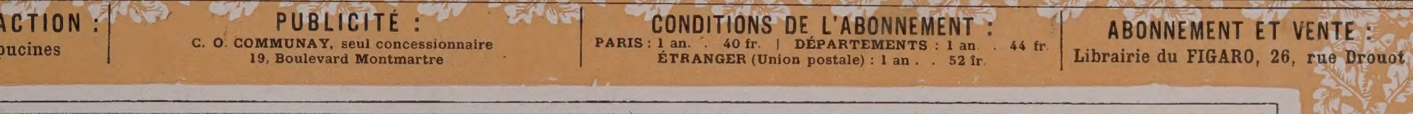
1901 AOUT — II N° 64

LE THÉATRE



IRECTION ET RÉDACTION : 24, Boulevard des Capucines

PUBLICITÉ : C. O. COMMUNAY, seul concessionnaire 19, Boulevard Montmartre

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT : PARIS : 1 an . . 40 fr. | DÉPARTEMENTS : 1 an . . 44 fr. ÉTRANGER (Union postale) : 1 an . . 52 fr.

ABONNEMENT ET VENTE : Librairie du FIGARO, 26, rue Drouot

Cliché Mairet.

Mlle BERNOU (rôle de Marie-Jeanne) Mme RÉJANE (rôle de Sabine Revel)

THÉATRE DU VAUDEVILLE. — « *LA COURSE DU FLAMBEAU.* » — ACTE Ier

SPORTSMEN!

Achetez tous les Samedis

LA VIE au GRAND AIR

REVUE ILLUSTRÉE DE TOUS LES SPORTS

---

20 Pages, 60 Photogravures

Prix du numéro : **30 Centimes**

ABONNEMENTS ANNUELS

Donnant droit à de nombreuses primes

PARIS : **14** francs — DÉPARTEMENTS : **15** francs

ÉTRANGER : **20** francs

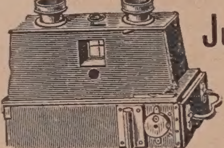
PIERRE LAFITTE & CIE, ÉDITEURS

9, Avenue de l'Opéra, PARIS

Le Vérascope

BREVETÉ S. G. D. G.

donne *l'IMAGE VRAIE* garantie superposable avec la NATURE comme GRANDEUR et comme RELIEF. C'est le DOCUMENT absolu ENREGISTRÉ
inventé et construit par



JULES RICHARD

Salons de Vente et d'Exposition
3, RUE LAFAYETTE
(près l'Opéra)
PARIS

Bureaux et Ateliers : 25, RUE MÉLINGUE (Ance imp. Fessart)
ENVOI DE LA NOTICE ILLUSTRÉE SUR DEMANDE

Vacances
EXCURSIONS, DÉPARTS

BELLE JARDINIÈRE

2, Rue du Pont-Neuf, PARIS

Vêtements de Voyage
Vêtements de Bains de Mer
Vêtements de Chasse
Valises, Malles, Nécessaires
Articles de Voyage
Chemises, Linge
Chapeaux, Chaussures
Bonneterie, Gants, Cravates
Cannes, Ombrelles
Parfumerie.



FROMENT-MEURICE

PARIS — 46, rue d'Anjou et 7, rue Royale — PARIS

ARGENTERIE — ORFÈVRERIE — ÉMAUX
PIERRERIES — GEMMES — CISELURES



LE THÉATRE

N° 64 Août 1901 (II)



Cliché Reutlinger.

MLLE JULIA BARTET

DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE



La Quinzaine Théâtrale



Les concours du Conservatoire sont le seul événement théâtral de la quinzaine. Il est vrai que cet événement est toujours attendu avec impatience dans le milieu dramatique et qu'il y soulève toujours les mêmes passions. Ces passions, peut-être un peu plus qu'il n'est juste, sont extrêmement vives. Les élèves du Conservatoire s'imaginent, en quoi ils n'ont pas toujours raison, que le sort de leur carrière théâtrale se joue sur cette carte unique du concours, bien que les exemples soient assez nombreux d'artistes qui, n'ayant pas réussi aux examens, n'en ont pas moins eu une belle carrière et aussi de lauréats qui sont restés en route. Cependant l'importance de ce concours est réelle, surtout en ceci : que, pour les élèves des classes de tragédie et de comédie (les seules dont j'aie à m'occuper ici), un prix est une assurance presque toujours réalisée d'avoir un engagement à la Comédie-Française ou à l'Odéon. C'est toujours du temps de gagné pour arriver au succès, sinon la certitude de ce succès même. Aussi l'angoisse est extrême dans tous ces jeunes cœurs de débutants. Et, quand ils ne réussissent pas, ils n'hésitent jamais à s'en prendre à « l'injustice du jury », encouragés dans cette pensée par leurs familles et leurs amis. Je comprends très bien cet état d'âme, qui est à la fois explicable et amusant pour les spectateurs. Ces passions vives sont toujours intéressantes. Mais il faut se défendre de croire à « l'injustice » d'un jury qui est très impartial et très compétent et à qui je serais plutôt enclin à reprocher un peu sa complaisance dans l'octroi des récompenses d'encouragement. Il faut seulement savoir que le jury juge avec les notes trimestrielles des élèves et le souvenir des examens précédents et faire la part des hasards de tout concours.

Cette année, d'ailleurs — ce qui fait un contraste heureux avec les années précédentes — le jury et le public ont paru à peu près d'accord dans l'attribution des prix et des récompenses. La plus haute, pour les classes de comédie, a été accordée, à l'unanime applaudissement, à une toute jeune élève de première année, qui n'a pas encore dix-sept ans, Mademoiselle Piérat. Fille, quoiqu'elle n'en porte pas le nom, d'une comédienne assez distinguée, mais qui ne paraît plus sur la scène, au moins à Paris, Mademoiselle Piérat est une fort jolie personne, ce qui a son prix au théâtre. Mais, de plus, elle a montré dans son concours, en jouant une scène très touchante du *Mariage de Victorine*, l'expérience déjà assez sûre d'une « enfant de la balle » et, ce qui est bien plus important et une promesse supérieure d'avenir, des dons de naturel, d'émotion et de sensibilité tout à fait remarquables. Le jury a égalemeut récompensé d'une façon exceptionnelle, lui accordant un second prix de tragédie et un premier prix de comédie, un acteur déjà très formé, M. Garry. Un autre prix a été décerné à un bon comique, M. Bouhours, qui a dû peut-être quelque chose de son succès au choix habile qu'il avait fait d'une scène très amusante tirée du *Mercadet* de Balzac, scène moins souvent entendue que celles du répertoire classique, qui ne laissent plus aucune surprise aux auditeurs. Pour le reste des élèves, récompensés ou non, rien de particulier n'est à dire, sinon que la moyenne du concours peut être qualifiée d'assez bonne par les optimistes et de passable par ceux qui ne le sont pas.

Un seul incident — et encore a-t-il été bien moins vif que d'autres auxquels j'ai assisté jadis — a marqué la distribution des récompenses. Une partie du public a montré de l'étonnement et de la mauvaise humeur en voyant que M. Brulé qui, l'an dernier, avait enlevé très brillamment un second prix, n'obtenait pas le premier, cette année, seule récompense pour laquelle le règlement lui permettait de concourir. Je pense que le jury a simplement estimé que cet élève n'avait pas fait de progrès depuis l'an passé. De plus, il avait choisi une scène archi-connue du répertoire, où nous avons entendu vingt comédiens émérites et où il est assez difficile à un jeune artiste de ne pas rappeler trop les modèles. D'autres, enfin, ont ajouté qu'en sa dernière année de Conservatoire, M. Brulé avait joué sur mainte scène et que le jury, en ne le couronnant pas, avait voulu faire un rappel indirect au règlement. Il faut donc revenir à ce règlement du Conservatoire.

Ce règlement dit que, hors le cas où les élèves du Conservatoire sont, pour ainsi parler, réquisitionnés par la Comédie-Française pour jouer de tout petits rôles, presque de figuration, mais qui ont besoin d'être *tenus* dans l'ensemble, les élèves ne doivent jouer nulle part. Le règlement étant tel, on devrait le faire observer. Il n'est pas juste, en effet, qu'un élève qui le suivrait soit, de ce fait, mis en état d'infériorité vis-à-vis de ses camarades qui lui désobéissent. A quoi l'on répond que cet élève idéal n'existe pas et que, d'ailleurs, on ne devient comédien qu'en jouant la comédie, et qu'il est absurde de donner à un lauréat un grand rôle à composer pour ses débuts s'il ne sait pas ce que c'est qu'une scène. De ceci, je demeure parfaitement d'accord. Mais, au lieu de « cabotiner » partout et jusque dans les casinos de dernier ordre, de prendre, avec des publics peu choisis, un contact qui peut être mauvais pour eux, les élèves devraient avoir, au Conservatoire, un théâtre — un vrai — où ils joueraient sous l'œil de leurs maîtres. La forme des concours s'en trouverait changée et améliorée. L'imitation, quelquefois mécanique du maître, le choix d'une scène, ne détermineraient pas le succès. Les élèves auraient à faire preuve d'initiative et d'intelligence « en déchiffrant » un rôle, en composant un personnage. De plus, ils joueraient en costume, le port du costume étant une partie de l'art du comédien. On ne verrait pas cette chose ridicule d'une femme qui joue un travesti sans quitter ses jupes et d'un Empereur romain qui fait le geste de se draper dans un frac. Il y a trente ans que je fais ces observations. Personne n'y contredit, mais... rien n'est changé et, peut-être, rien ne le sera-t-il jamais !

HENRY FOUQUIER.



Cliché P. Nadar.

Mlle MARTHE BRANDÈS

DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE

LE THÉATRE DE M. PAUL HERVIEU

Lorsque, dans la séance du 21 juin 1900, l'Académie française admettait aux honneurs de la séance publique son nouveau membre, M. Paul Hervieu, M. Ferdinand Brunetière adressait au récipiendaire, entre autres paroles, les suivantes :

« C'est toujours une redoutable épreuve que de hasarder au théâtre une réputation conquise par le livre, et d'illustres romanciers, tels Balzac et Flaubert, ne se sont pas très bien trouvés d'en tenter l'aventure. On aurait pu le prévoir pour eux et les en détourner. On leur eût dit que ni l'art de combiner savamment une intrigue, ni la vérité de l'observation, ni l'éclat ou l'individualité du style ne suffisent à faire un auteur dramatique. Il y faut, de plus, monsieur, ce qu'entre vous autres, auteurs dramatiques, vous appelez le *don;* et ce don n'est pas incompatible avec celui du romancier, mais il en diffère, et je ne craindrais pas d'affirmer qu'il en est précisément le contraire. Ce qui est « romanesque », c'est ce qu'il y a d'involontaire, d'indélibéré de notre part, d'illogique surtout dans les aventures qui nous arrivent. « Pourquoi ces choses et non d'autres? » Mais, ce qui est dramatique, c'est le spectacle d'une volonté qui s'affirme, qui se déploie, qui s'insurge contre les circonstances ou à l'encontre d'une autre volonté. Et, comme il semble bien que cette opposition du romanesque et du dramatique réponde à deux manières de concevoir la vie, — l'une, la première, un peu fataliste, et l'autre, la seconde, presque héroïque — ce qui est surprenant, monsieur, c'est que vous ayez pu passer du romanesque au dramatique, avec autant d'aisance et de souplesse que de rapidité. Si le roman est la peinture de ce que la force des choses, le pouvoir de l'exemple et la contagion du milieu peuvent faire d'un être humain, je ne connais guère de roman plus romanesque en ce sens que *l'Armature* et que *Peints par eux-mêmes*. Mais si le drame est la représentation de ce que peuvent des volontés fortes, combien le théâtre contemporain nous a-t-il donné de pièces aussi dramatiques que *les Tenailles* et *la Loi de l'Homme ?* Nous voyons encore dans ces deux pièces, — où tout l'effort des volontés ne s'emploie qu'à redresser ou à braver ce que vous croyez être l'iniquité de la loi, — nous voyons l'étroite liaison que le théâtre peut avoir avec la morale ; nous y voyons comment le moraliste a suscité en vous l'auteur dramatique ; et nous y voyons enfin qu'on n'est pas un pessimiste quand on trouve que tout est mal, si l'on travaille en même temps à faire que quelque chose aille mieux. »

En quelques traits fermes et précis, M. Brunetière caractérise, mieux que n'y arriveraient des pages de critique, le talent « dramatique » de M. Paul Hervieu. Fixés sur la nature de ce talent, nous pouvons en suivre le développement dans chacune des étapes qu'il fit : étapes peu nombreuses, mais marquantes.

* * *

M. Paul Hervieu débuta, au théâtre du Vaudeville, le 17 novembre 1892, par une comédie en trois actes intitulée : *Les Paroles restent*. Le titre, cherché mais expressif, indique aux esprits réfléchis le sujet de la pièce. C'est de la médisance qu'il s'agit, la médisance mondaine, la seule qui intéresse M. Paul Hervieu. Un docteur, mêlé à l'action, estime que cette rage que nos contemporains ont de dire des choses avilissantes, cette fureur de se faire l'écho de tous les bruits, la Faculté s'en occupera peut-être quelque jour, sous le titre de « fièvre débinoïde, de potinite aiguë, de cancanomanie, de diffamose ».

Cette potinite, cette cancanomanie, elles peuvent, nous dit M. Hervieu, détruire le bonheur de deux êtres, même amener mort d'homme. Le marquis de Nohan a eu le tort de confier à Madame de Maudre, qui est sa maîtresse, un « potin » sur une belle jeune fille de vingt-cinq ans, Mademoiselle Régine de Vesles. Il a raconté que, lorsqu'il vivait avec son père, ministre de France, en mission à Andrinople, Mademoiselle de Vesles donnait des rendez-vous nocturnes, dans une villa écartée de la ville, à un certain diplomate hollandais, le baron de Missen, qui faisait séjour au même endroit. Le « potin » s'est répandu, à l'insu de la jeune fille : il a empêché un mariage fortuné qui se préparait pour elle. Or, M. de Nohan apprend bientôt, de la bouche de Régine, la vérité que voici sur ces fameuses entrevues. L'énergie et le patriotisme de M. de Vesles avaient suscité contre lui une ligue des autres agents diplomatiques. Seul, M. de Missen lui était resté favorable, mais il était tenu à des apparences officielles de neutralité. Les deux alliés et amis se réunissaient la nuit dans la villa : Régine veillait et prenait part à des entretiens qui avaient pour but de sauver une situation dont son père et elle avaient un impérieux besoin. Telle est l'explication donnée, par hasard, par Régine à Nohan, qui se dit à part lui : « Quel misérable je suis ! » Vérité qu'il devrait dire tout haut : il est vrai que s'il faisait cela, la pièce serait finie.

Nohan, après la confidence fortuite, n'a plus qu'une pensée : l'erreur et la faute qu'il a commises envers Mademoiselle de Vesles, il veut les abjurer aux pieds de la marquise de Nohan. Aussi bien Régine lui montre de la sympathie. Il se décide donc à lui déclarer l'amour qu'elle lui a inspiré. Mais au moment où, caressée par les douces paroles de Nohan, la jeune fille va lui répondre sur le même ton, le marquis tombe à ses genoux pour lui demander pardon. — « J'ai médit de vous, s'écrie-t-il. J'ai raconté que le baron de Missen... vous avait fait la cour... avait été votre amant !... » Vous devinez la désillusion, la déception, le chagrin que la révélation inattendue apporte à Régine. La scène, délicate et fine, est de premier ordre. Je voudrais avoir la place pour la citer tout entière. Qu'il me soit permis au moins de citer ce « couplet » de Régine :

« Aimer, pouvoir aimer, savoir que l'on aime, être certaine que cet amour on l'a bien à soi, que c'est tout à fait sien, que rien ni personne ne peut l'altérer ; être si loin de pouvoir en douter que l'on sente qu'il vous étouffe presque... Ah ! c'est cet amour-là qui en fait de la joie ! A quoi bon l'amour que l'on inspire ? Tout l'amour, c'est celui qu'on éprouve ! »

... Cependant Régine se demande comment elle se vengera, comment elle rendra souffrance pour souffrance. « Vous aviez deviné juste », dit-elle à Nohan, devant Missen, qui est survenu, et elle prie le baron de donner les détails de cette liaison, dont tout le monde parle. Missen reproche à Nohan d'avoir abusé de son nom. Provocation, duel. Le marquis est dangereusement blessé. Le docteur, néanmoins, répond de sa vie si toute émotion trop vive lui est épargnée. Régine vient pardonner. Mais, du bosquet où il reçoit les tendres consolations de sa bien-aimée, le marquis entend les méchantes paroles de Madame de Maudre et de ses amis, qui « blaguent » le duel et se moquent des fiancés. Nohan veut se précipiter vers le groupe. Il se lève, avec un cri et dans un effort dont il tombe mort... « Il avait entendu, dit l'une des femmes, quelques mots en l'air... Les paroles, ça vole. — Non, répond quelqu'un, les paroles restent. » Et le docteur, ayant fait sa constatation, ajoute : « Et elles tuent. »

La critique, en général, montra quelque sévérité pour le

Cliché Mairet.

SABINE REVEL (Mme Réjane) — Mme FONTENAIS (Mme Daynes-Grassot) — MARIE-JEANNE (Mlle Bernou)

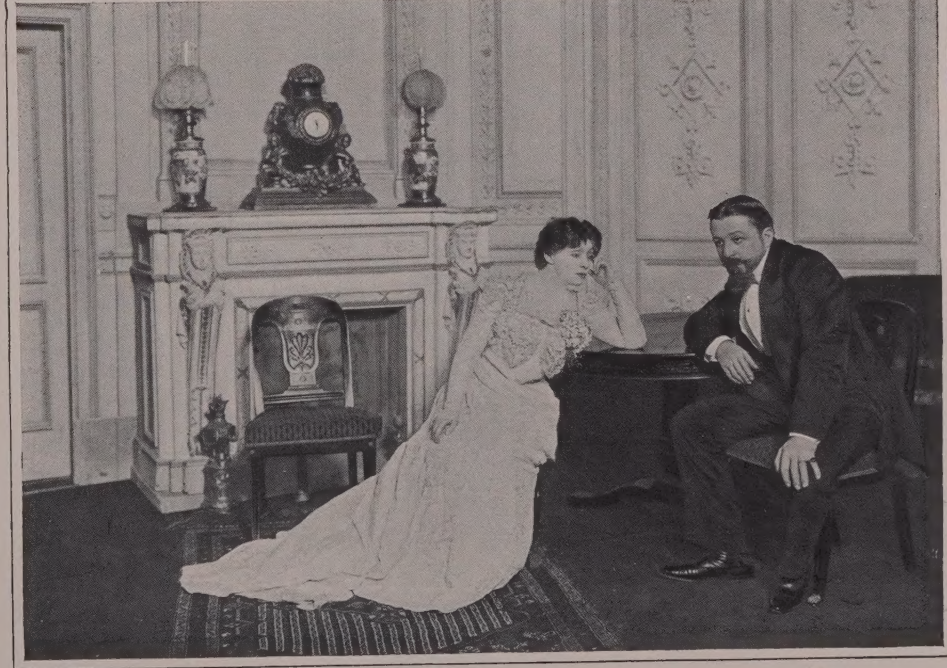
VAUDEVILLE. — *La Course du Flambeau.* — ACTE Ier

débutant. Ceux-ci trouvèrent le sujet banal et presque enfantin, ceux-là que le dialogue était compliqué, précieux. D'autres pensèrent que l'homme qui avait composé et écrit la scène du deuxième acte annonçait un auteur dramatique, original et vigoureux : ils ne se trompaient pas. Pour ne rien omettre, relatons que la pièce fut interprétée par Mademoiselle Brandès, qui devait, tout de suite après, entrer à la Comédie-Française, M. Pierre Berton (Nohan), M. Candé (Missen), M. Lagrange (le docteur) ; elle eut une trentaine de représentations.

* * *

Trois ans après, M. Paul Hervieu donnait à la Comédie-Française une œuvre nouvelle, qui y remportait un éclatant succès : *les Tenailles*. Instruit par la première expérience, guéri d'une tendance à la recherche qui ne venait peut-être que d'un excès de timidité, le jeune auteur offrait, comme le disait le lendemain un critique autorisé, un bel exemple de drame simple : « Nul artifice. Point de ruse, point de détour. C'est le déroulement net, égal, d'une vie droite, et de tous les points de l'action, très claire, transparaît la très claire et très haute pensée. »

Les Tenailles, ce sont les lois : ce sera, particulièrement cette fois, la loi sur le divorce, que l'auteur ne juge pas encore assez large, et la loi sur la paternité, qu'il trouve trop stricte. Voilà la thèse, et voici, rapidement résumée, la pièce qu'elle a produite :



Cliché Mairet. SABINE REVEL (Mme Réjane) — STANGY (M. Dubosc)

VAUDEVILLE. — *La Course du Flambeau.* — ACTE Ier

Irène n'aime point son mari, Robert Fergan. Elle a une sœur, Madame Valenton, qui est dans le même cas, mais qui se résigne. Irène est une révoltée. Aussi, lorsque réapparaît dans sa vie, après de longs et aventureux voyages, Michel Davernier, qui, tout jeune, l'aima, qui est beau, qui « ressemble à un rêve parce qu'il vient de loin », elle l'adore.

Madame Fergan a promis à Michel d'être sa femme. Elle demande à son mari le divorce : Robert Fergan le refuse. Irène s'imaginait qu'il lui suffirait de dire à son mari : « Je ne vous aime pas, je ne vous ai jamais aimé », pour être libre, pour être heureuse. Le mari a pour lui le droit, la loi, la « tenaille ».

Dix ans se sont écoulés. Madame Fergan paraît s'être résignée. Un enfant est là, qui la console. Et pourtant, c'est de cet enfant que le drame va renaître. Le jeune René est chétif : les médecins consultés ont dit à la mère qu'elle n'élèverait son fils qu'à force de soins. Irène veut garder l'enfant auprès d'elle ; Robert entend l'envoyer au collège. — « Un père, dit-il, a le droit de disposer de son fils selon sa volonté. » — « Vous n'êtes pas son père ! » Et, pour sauver la vie de son fils, Irène se résout à l'aveu : René est le fils de Michel Davernier, que la mort a emporté. Le mari veut chasser l'adultère et le bâtard. Il ne peut pas. Madame Fergan prétend conserver à son fils le rang, le nom, la fortune que lui assure le légitime mariage : *is pater est quem nuptiæ*... C'est maintenant au mari d'être la victime de la « tenaille ». Celui qui a fait souffrir par la loi, souffre par la loi.

Sarcey, qui avait peu de goût pour la manière de M. Paul Hervieu, s'inclina devant son succès. « Telle est cette pièce, écrivait-il, qui est plutôt une équation algébrique qu'une œuvre de théâtre. Elle en a la rigidité, la nudité et aussi la force... Le succès a été éclatant, le premier soir. »

Les protagonistes de cette belle victoire avaient été Mademoiselle Brandès, à qui l'auteur demeurait reconnaissant et fidèle, M. Le Bargy (Michel Davernier), Raphaël Duflos (Fergan), M. Laugier et Madame Pierson (le Valenton). Le public, contrairement aux prévisions de Sarcey, confirma le succès de la première représentation. L'œuvre de M. Paul Hervieu est restée, depuis lors, au répertoire, et elle a paru sur l'affiche, il y a quelques jours encore.

* * *

Nouveau triomphe, le 16 février 1897, et toujours à la Comédie-Française, avec *la Loi de l'Homme*. C'était en quelque sorte la seconde croisade de l'auteur contre le régime du Code civil, au chapitre des droits respectifs des époux. Pièce à thèse encore : elle tend à montrer que le sexe fort s'est réservé tous les avantages, quand il a défini les règles sur lesquelles repose la société.

En voici l'analyse. Le comte de Raguais trompe sa femme, qui finit par l'apprendre. La comtesse veut faire constater le flagrant délit ; mais le commissaire de police, qui aurait, en ce cas, accordé le secours de son ministère au mari, ne peut pas, légalement, intervenir au bénéfice de la femme. La comtesse se sépare donc de son mari, qui veut éviter le scandale ; et sa situation maternelle est à la merci du comte, car « la loi de l'homme » a permis que, même mineure, elle se dépouillât de tous ses biens en se mariant. Il ne reste plus à la comtesse que sa fille, Isabelle, qui passe un mois chez le père et un mois chez la mère, alternativement.

Or, depuis la séparation, le comte a beaucoup vécu près des d'Orcieu, — car Madame d'Orcieu était sa maîtresse. Il y a là un jeune homme, André d'Orcieu, qui aime Isabelle et qui est aimé d'elle. On n'a pas prévu cet amour ; on n'a pas pu l'empêcher d'éclore... Et vous devinez la fureur jalouse de la comtesse de Raguais, son horreur quand elle apprend que sa fille lui serait prise par les gens qui, déjà, lui ont pris son mari. Dans cette circonstance encore, la « loi de l'homme » ne tiendra point de compte des répugnances de l'épouse outragée : on peut se passer de son consentement.

Affolée, la comtesse de Raguais dévoile à M. d'Orcieu tout ce qu'elle sait. Ici encore la « loi de l'homme » se retourne contre elle. M. d'Orcieu, maîtrisant sa colère, voulant préserver avant tout l'honneur de son nom, dit qu'il exige désormais le mariage de son fils avec Isabelle, et qu'il lui faut même la réconciliation, pour le monde, des deux époux séparés. Quelle vie de mensonge et de douleur s'ouvre donc

35. d'être Honorables députés se former aussitôt pour s'apercevoir [illegible] -
[illegible]
tout d'un coup, avec indignation, que la moitié de l'humanité
traite l'autre moitié en race conquise... Conquises, nous l'avons été,
au commencement du monde, au temps de la loi du plus fort. Mais la civilisation
aurait dû corriger cela.

Henriette
Au moins, dans la plupart des cas, malgré tous les droits des hommes, leurs femmes les mènent bien par le bout du nez.

Laure
C'est le triste rôle des peuples vaincus : duper le maître, ou le corrompre

Kerbrige
Allons jusqu'au bout pendant que nous y sommes. Les femmes siégeant à la Chambre et au Sénat, hein ? ça ne vous choquerait pas ?

Laure
Vous voulez que j'achève de me couvrir de ridicule ? Eh bien, je suis
[illegible]
convaincue que, seule, une femme serait en état d'apporter à la tribune le témoignage exact de la conscience des femmes. Seule une voix de femme peut exprimer, dans un cri vrai, le sens de justice qui est en nous autres. C'est nous qui avons le sentiment intégral de notre espèce, le patriotisme de nos revendications, pas vous, mon cher, qui haussez les épaules en m'écoutant, comme un français devant lequel on chante le God save the Queen, ou comme un anglais pendant la Marseillaise. Et encore, il y a moins de divergences intellectuelles, (moins de distance morale) entre un anglais et un français qu'entre un homme et une femme

FRAGMENT D'UN MANUSCRIT AUTOGRAPHE DE M. PAUL HERVIEU



Cliché P. Nadar.

Mme DAYNES-GRASSOT

DU THÉATRE DU VAUDEVILLE

pour la malheureuse victime de la tyrannie masculine! Mais il s'agit bien de sa vie! Sa vie ne compte plus que pour André et Isabelle qui sont là, souriants de leur impitoyable bonheur.

Courageuse et sincère, la pièce de M. Paul Hervieu dépasse, comme on peut le voir d'après ce résumé succinct, les distractions ordinaires et banales que nous offre trop souvent le théâtre. Elle est animée d'un noble esprit, conçue avec sévérité, écrite sobrement. Elle fait discuter et fait penser.

Madame Bartet fut admirable de douleur contenue et de passion dans le rôle de la comtesse; M. Le Bargy jouait avec sa sûreté et sa correction habituelles le rôle du comte, Mesdames Müller (Isabelle), du Minil (Madame d'Orcieu), MM. Leloir (d'Orcieu), Dehelly (André d'Orcieu) et Pierre Laugier (le commissaire de police) les secondèrent à souhait.

Comme de juste, on discuta beaucoup *la Loi de l'Homme*, comme on avait fait pour *les Tenailles*. Ici encore, parmi toutes les opinions et exégèses, je citerai l'appréciation de M. Brunetière: « Dirai-je, écrivait-il, la conclusion qui ressort pour moi de *la Loi de l'Homme?* C'est qu'une loi n'est pas si mauvaise, quand il suffit de l'invoquer et de l'appliquer pour sauvegarder, comme dans votre pièce, aux dépens d'une rancune de femme, l'honneur d'une autre femme, la vie de deux hommes et le bonheur de deux enfants. Autant dire que j'ai le regret de ne partager votre opinion ni sur les vices de l'institution du mariage, ni sur le féminisme, ni sur l'individualisme. Si le mariage n'est pas indissoluble, je vois à peine quel en serait l'objet. J'ai toujours cru qu'on ne l'avait inventé que dans l'intérêt de la femme. La loi de l'homme est une précaution que l'homme a prise contre sa propre inconstance... Et nous sommes tous de pauvres êtres, hommes et femmes, qui ne vivrions pas un demi-quart d'heure d'accord, si chacun de nous, en toute circonstance, revendiquait impitoyablement la totalité de ce qu'il appelle son droit. *Summum jus, summa injuria*. Vous, monsieur, qui nous avez si bien montré ce que cette revendication avait de tyrannique lorsque c'est le mari qui s'en autorise, comment n'avez-vous pas vu qu'elle n'a rien de moins inhumain, quand c'est votre femme qui prétend l'exercer? Et si la *Loi de la Femme* se substituait à la *Loi de l'Homme*, que croyez-vous qu'il y eût de changé dans le monde? »

* * *

J'arrive à la dernière œuvre dramatique de M. Hervieu, *la Course du Flambeau*.



Cliché Mairet. MARIE-JEANNE (Mlle Bernou) SABINE REVEL (Mme Réjane)
VAUDEVILLE. — *La Course du Flambeau*. — ACTE Ier

Le titre est symbolique et, au premier acte, l'un des personnages nous l'explique de la façon suivante : « Vous n'avez sans doute, dit-il, jamais entendu parler des « lampadophories ». Voici ce que c'était : Pour cette solennité, des citoyens s'espaçaient, formant une sorte de chaîne, dans Athènes. Le premier allumait un flambeau à l'autel, courait le transmettre à un second, qui le transmettait à un troisième, et ainsi, de main en main. Chaque concurrent courait, sans un regard en arrière, n'ayant pour but que de préserver la flamme qu'il allait pourtant remettre aussitôt à un autre. Et alors, dessaisi, arrêté, ne voyant plus qu'au loin la fuite de l'étoilement sacré, il l'escortait, du moins par les yeux, de toute son anxiété impuissante, de tous ses vœux superflus. On a reconnu dans cette Course du Flambeau l'image même des générations de la vie; ce n'est pas moi, ce sont mes très anciens amis Platon et le bon poète Lucrèce. »

Les souffrances des individus importent peu à la nature, qui n'a en vue que la perpétuité de l'espèce, et les parents doivent s'immoler ou être immolés au bonheur et à l'intérêt des enfants. Telle est la thèse. Aussi bien, l'auteur sait qu'elle peut soulever des objections. Au personnage de tout à l'heure, un autre réplique et voici, immédiatement, le dialogue qui s'engage.

Maravon, c'est le premier personnage, a exposé sa théorie. Madame Sabine Revel lui répond :

« SABINE. — Je ne conçois pas de la sorte les relations de famille. A mon point de vue, recevoir la vie engage autant que la donner. Il y a quelque chose d'analogue, de simultané, un lien unique qui fait se contre-balancer les obligations. Puisque la nature n'a pas permis aux enfants de se fabriquer tout seuls, je dis, moi, qu'elle a donc eu l'intention de leur imposer une dette envers ceux qui les mettent au monde.

MARAVON. — Les enfants s'acquittent en faisant, à leur tour, des enfants.

SABINE. — Ils s'acquittent en pratiquant la piété filiale, dont vous semblez oublier tant d'actes héroïques!

MARAVON. — Peuh! Énée à l'incendie de Troie, emportant son père sur ses épaules? Mais à chaque occasion nos pompiers en font autant pour des gens qu'ils n'ont jamais vus. Mademoiselle de Sombreuil, buvant un verre de sang humain pour sauver les jours du marquis? Mais qui ne surmonterait un pareil instant de dégoût pour préserver d'un égorgement.... son concierge?...

SABINE. — Il est toujours facile de plaisanter.

MARAVON. — Citez-moi des traits vraiment sublimes.

SABINE. — Je n'ai pas votre érudition.

MARAVON. — Non, voyez-vous, l'humanité se bat les flancs



Cliché Manuel.

SABINE REVEL (Mme Réjane) — MARIE-JEANNE (Mlle Bernou) — JENNY (Mlle Viarny) — DIDIER MARAVON (M. P. Numa)

VAUDEVILLE. — *LA COURSE DU FLAMBEAU.* — (Acte III)

pour se persuader à elle-même qu'elle n'est pas mauvaise fille. Or, elle l'est, de naissance, comme, de naissance aussi, elle est bonne mère... Relisez les commandements du Mont Sinaï : pas un mot sur les devoirs envers la progéniture... Pourquoi donc? Parce que c'était inutile. Parce que toutes les créatures s'étaient mises d'instinct à soigner leurs petits. Mais les devoirs envers les parents, voilà ce qui n'a pas été sous-entendu; voilà ce qui n'allait pas de soi-même. « Honore tes père et mère, afin de vivre longuement sur la terre. » Il n'y a pas que l'injonction; il y a, pour allécher, la promesse d'une prime à réaliser, dès ce bas monde... Croyez-moi, la reconnaissance filiale n'est pas spontanée; elle est un effort de civilisation, un fragile essai de vertu!

Sabine. — Vous me permettrez bien de vous opposer mon propre cas, à moi qui vis entre une mère et une fille... Je vais pouvoir dire que je sais ce que c'est que d'aimer son enfant?

Maravon. — Dites même que vous atteignez à la perfection de la sollicitude.

Sabine. — Bref, si je critique certaines exagérations maternelles, cela ne m'empêche pas de sentir que, pour épargner une sérieuse douleur à Marie-Jeanne, j'immolerais, sans hésiter, ma vie. Mais je chéris ma mère spontanément aussi, sans recourir à cet effort de raison, que vous prétendez. Et pour sauver ma mère d'un péril, je donnerais également ma vie, je vous l'assure.

Maravon. — Parbleu! vous êtes ici trois excellents cœurs roulés dans la bonne pâte des tendres illusions. Vous pouvez respectivement vous connaître. Vous ne vous connaissez pas vous-même. Vous ignorerez tout ce que vous valez comme mère. Et vous ignorerez toujours, j'espère, le peu que vous valez comme fille. Cela ne s'apprend pas dans les douceurs de l'harmonie, mais sous les violences de l'épreuve, par le cri arraché des entrailles. »

La question est on ne peut mieux définie : le problème est posé avec une netteté parfaite. Il ne s'agit plus, pour nous, que de connaître la solution précise de l'auteur et comment on y arrive.

Madame Sabine Revel est une veuve de trente-cinq à quarante ans, qui vit avec sa vieille mère et avec sa fille Marie-Jeanne, qui a dix-sept ans. Un premier sacrifice que fait Sabine à sa fille avec Stangy, un Américain galant homme qui l'aime et qu'elle aime. Sabine pense que si elle se remariait, sa fille ferait peut-être un moins beau mariage.

Celui que contracte Marie-Jeanne, cependant, n'est pas des plus heureux. Elle épouse un ingénieur nommé Didier Maravon, le fils de celui-là même dont vous venez de lire les théories, et qui, peu fait pour les affaires, se ruine et arrive à la faillite. C'est ici que commence le drame.

Marie-Jeanne, après s'être montrée âme sèche et assez dure envers sa mère, devient tout à coup prodigieusement sensible. Son mari, pour obtenir son concordat, a besoin de cent mille francs. La grand'mère a une petite fortune. Elle pourrait donner les cent mille francs. Elle refuse, estimant que son petit-gendre est un gouffre où le modeste avoir de la pauvre vieille disparaîtrait bientôt tout entier.

Sabine, alors, prend parti pour sa fille et son gendre contre sa mère. Elle dit à sa mère des choses brutales. Elle essaie de la voler, elle imite sa signature, fait des faux. Enfin, pour hériter d'elle, elle l'assassine.

Oui, elle l'assassine. La santé de Marie-Jeanne exige un séjour dans les montagnes. Le docteur avertit Sabine que sa mère, ayant une maladie de cœur, ne peut supporter le climat, que l'emmener, ce serait lui donner un coup de poignard. Sabine l'y emmène, elle donne à sa mère le coup de poignard.

Au quatrième acte, qui se passe à la Maloia, nous assistons à l'agonie et à la mort de la pauvre grand'mère. Sabine n'a pas même le bénéfice de son crime, car sa fille et son gendre dans leur égoïsme, la lâchent brutalement pour aller faire fortune en Amérique.

Ici se place une scène capitale, qui correspond à celle que je citais tout à l'heure, celle où Marie-Jeanne fait ses adieux à sa mère :

« Sabine. — Ainsi, ton plan est déjà fait : tu as admis d'aller, dans une semaine, vivre à quinze cents lieues de moi?

Marie-Jeanne. — Puis-je admettre que ce serait entre mon mari et moi qu'il y aurait quinze cents lieues?

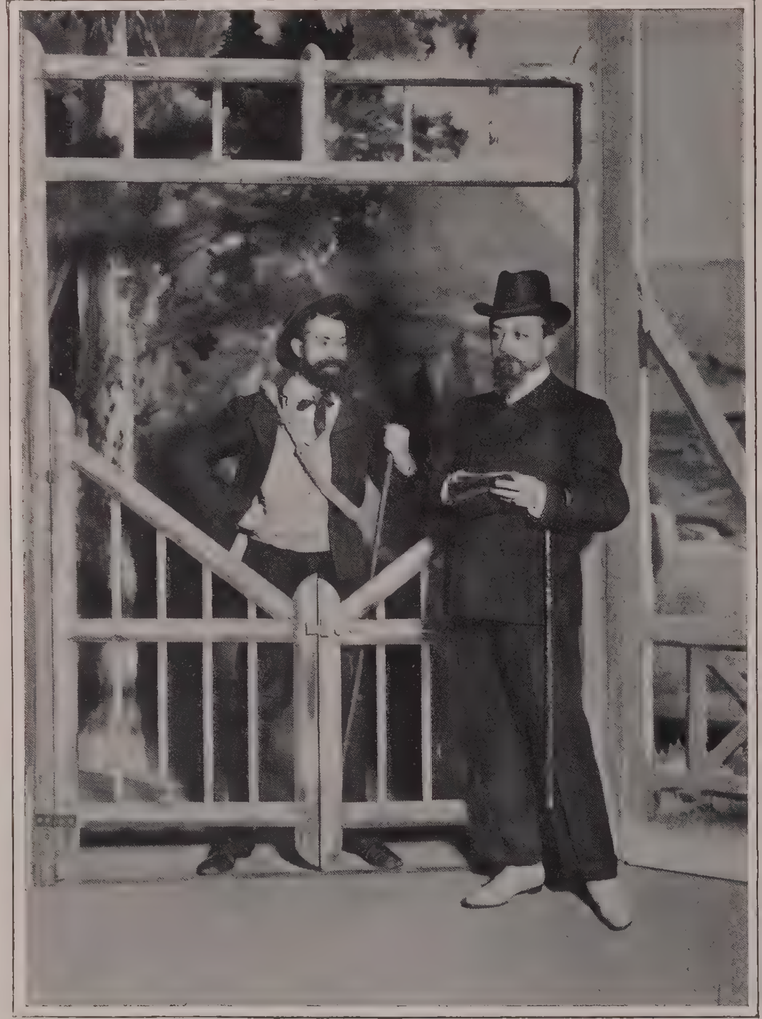
Sabine. — Vous n'êtes forcés ni l'un ni l'autre de quitter Paris. La misère ne vous y serre pas à la gorge, que diable! Didier cherchera quelque chose d'autre.

Marie-Jeanne. — Vous avez déclaré vous-même que, dans notre milieu, il ne trouverait qu'à végéter. Vous ne voudriez pas que, lui et moi, nous nous condamnions à la médiocrité, quand un avenir peut-être exceptionnel, incomparable, s'ouvre et brille à nos yeux. Nous sommes au seuil de la jeunesse, nous autres, pleins d'appétit, et l'endroit où l'on nous offre de mettre notre couvert, c'est au pays de la fortune, à la table des millions.

Sabine. — Quelle fougue! et quel sérieux! Marie-Jeanne, tu t'amuses à m'affoler..., n'est-ce pas? tu ne te livres qu'à un jeu féroce...

Marie-Jeanne. — N'ai-je pas le devoir de faire passer en première ligne mon amour pour mon mari?... Mais, si vos reproches et le poids de votre autorité ne m'embarrassaient pas depuis que nous parlons, j'aurais eu déjà le langage, les élans que peut inspirer la plus sincère affection.

Sabine. — Non, non! tu ne m'aimes pas! L'on n'aime que ce que l'on



Cliché Mairet. GASPARD (M. Monrose) STANGY (M. Dubosc)
VAUDEVILLE. — *La Course du Flambeau.* — ACTE IV

préfère... Les gens que l'on n'aime pas, ou que l'on aime un peu, ou que l'on aime bien, ce ne sont que les degrés divers de l'indifférence. Moi, je t'ai préférée à tout !... Déclare vite que tu ne saurais plus t'arracher de mes bras, ni faire régner entre nous cette immensité d'absence !

MARIE-JEANNE. — Je vous jure, petite mère, que je voudrais pouvoir me couper en deux. Mais, du moins, mon absence ne sera pas éternelle. Je reviendrai, un jour, vous sauter au cou avec délices !

SABINE. — Oui, si le chagrin ne m'a pas alors portée en terre.

MARIE-JEANNE. — Ne me tenez pas de ces propos-là, mère !

SABINE. — J'ai servi ton ménage au delà de l'imaginable. Je ne conspire pas contre lui. Je demande que tu y sois heureuse, près de moi. Ton bonheur, ta vie courante, les roses revenues à ton teint, je veux, dans la contemplation, en posséder ma part. Je tiens à toi, comme si depuis vingt et un ans que je t'ai mise au monde, nous n'avions cessé de faire corps ensemble ! Je t'ai donné pour gages les longues années d'un dévouement capable, au besoin, d'aller, — tu peux m'en croire, — jusqu'aux pires hontes, jusqu'au dernier des crimes ! Mes titres auprès de toi, je ne crains pas de les mettre en balance avec ceux de M. Didier.

MARIE-JEANNE. — Mère, je vous prie, n'élevez pas la voix contre lui. Il est mon mari.

SABINE. — Oui, ton mari ! Cela signifie qu'il y a quatre ans qu'il était encore un passant pour toi, que le caprice des rencontres fit venir se mettre à ton côté. Le lien, entre vous, il s'est formé, celui-là, dans le facile plaisir des caresses. Les gages, qui les a fournis en cette circonstance ? sinon toi, avec ta pureté, tes charmes, et, peut-être, ta dot ?

MARIE-JEANNE. — Jusqu'à quelle insinuation allez-vous ?... C'est la délicatesse de son amour que maintenant vous mettez en doute. Mère, n'ajoutez pas un mot, cela vaudra mieux pour les sentiments que je veux vous porter.

SABINE. — ... J'ai bien le droit, pour ma cause, de te montrer que cet agent de malheur, en échange de tout ce que tu lui apportais de bon, t'a stupidement conduite aux abois. Ce qu'il a mis dans ta corbeille, ce sont les motifs de larmes, les ravages de ta santé, la tare de la faillite !

MARIE-JEANNE. — C'en est trop ! Qui touche à lui me blesse. Adieu !

SABINE. — Où vas-tu ?

MARIE-JEANNE. — Sur la route, au-devant de mon failli, que je suivrai jusqu'au bout du monde. »

Et elle part. C'est après cette scène que, dans une suffocation, meurt la grand'mère.

Pour sa fille, Sabine a tué sa mère. L'amour maternel a causé le parricide, le plus abominable de tous les crimes. Il a tout dominé : c'est, selon M. Hervieu, la loi de nature, symbolisée par la « course du flambeau ».

Tel est ce drame, saisissant, poignant, et dont le succès, éclatant le premier soir, se maintint aux représentations suivantes.

Madame Réjane, dans le rôle de Sabine, fut admirable : ce fut, pour elle, un véritable triomphe. Le public associa à son succès Madame Daynes-Grassot, qui personnifiait le rôle de la grand'mère, Mademoiselle Bernou (Marie-Jeanne), M. Lérand (Maravon), M. Dubosc (Stangy), Numa (Didier Maravon), Bertaux (le docteur).

On a prononcé, et non sans raison, à propos des œuvres dramatiques de M. Paul Hervieu, le mot de « tragédies ». C'est, a-t-on dit, un retour du drame à la tradition classique, c'est, sous une forme nouvelle, une renaissance de la tragédie, et par là, M. Hervieu s'est assuré l'honneur de marquer « une époque » dans l'histoire du théâtre contemporain. Quel plus bel éloge peut-on faire d'un auteur dramatique ?

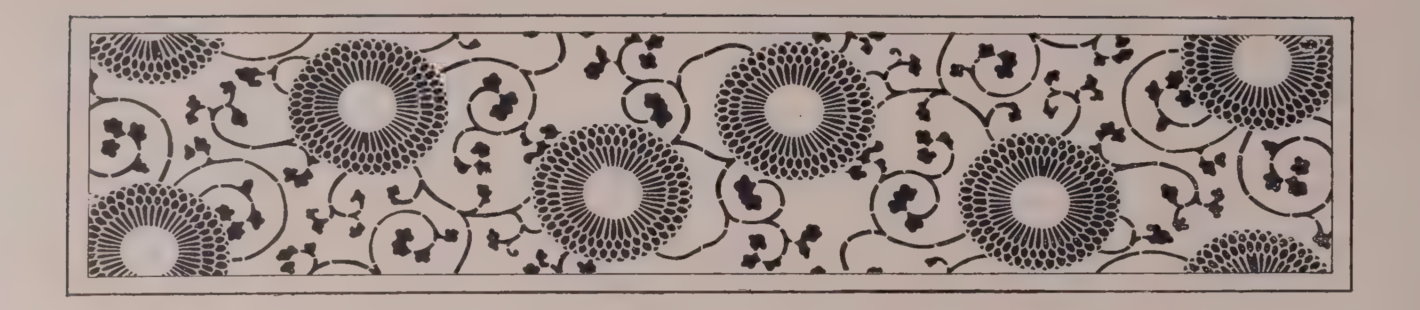
ADOLPHE ADERER.



Cliché Mairet.

SABINE REVEL (Mme Réjane) — Mme FONTENAIS (Mme Daynes-Grassot)

VAUDEVILLE. — *La Course du Flambeau.* — ACTE IV



M. PAUL HERVIEU

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Après le succès des *Tenailles* et de *la Loi de l'Homme* à la Comédie-Française, après les discussions si honorables que ces deux pièces avaient soulevées, on pouvait croire que M. Paul Hervieu prendrait goût au théâtre et donnerait, comme pas mal d'écrivains à qui l'art dramatique a daigné un peu sourire, sa pièce chaque année, ou tout au moins tous les deux ans. Mais M. Hervieu n'est pas de ces auteurs qui ont besoin de faire une pièce et d'occuper une affiche à chaque saison théâtrale : il n'éprouve, au contraire, le besoin (puisqu'il faut employer ce vilain mot) de divulguer ses idées au moyen de la scène que lorsqu'il a des idées à exposer, des thèses à défendre. C'est alors que son tempérament, qu'il sent d'avance combattu, devient combatif; c'est alors que ce lutteur en gants blancs descend dans l'arène et remporte la victoire sur son adversaire, le public; car le public, par goût pour les choses faciles et par entraînement vers les vérités d'hier, n'admet pas la vérité de demain; il faut lui faire violence, il aime, du reste, la brutalité ; il lui plaît, comme à la femme de Sganarelle, d'être battu.

Cette vigueur, cette hardiesse, cette élévation de pensée à laquelle sont obligés de se hausser ceux qui veulent goûter le théâtre de M. Hervieu sont des qualités rares en un temps où nombre de dramaturges rabaissent leur taille pour les nains qui les écoutent ou flagornent les penchants frelatés de la foule, à moins qu'ils ne réveillent ce compagnon de saint Antoine qui dort en elle d'un œil de gendarme.

Or l'homme du monde qu'est M. Hervieu n'écrit pas pour les gens du monde; il ne se complaît pas à détailler leurs élégances, à disséquer leur cœur, à scalper leurs passions; il ne s'attarde pas aux cas particuliers, il s'en prend à des problèmes moins spéciaux. Il a une perception du théâtre qui ne va pas sans qu'il y puisse développer une ou des idées générales. Ses idées peuvent évoluer dans un milieu bourgeois ou dans une famille aristocratique, ou encore dans un ménage ouvrier ; le conflit d'âmes, le choc des sentiments, la lutte des instincts sont les mêmes dans les trois classes. Ce sont des thèses d'humanité qui n'ont rien à voir avec le vêtement ou la condition sociale des êtres qu'elles concernent.

Ce jansénisme, cette abdication volontaire du charme et de la tendresse, contrastent violemment avec la personne même de M. Paul Hervieu. Élégant, mondain, très répandu dans la haute société parisienne, très accueillant et plein d'attirance, il aurait pu assurer son succès en inclinant son esprit à des œuvres moins nobles, moins hautaines; il aurait pu faire de la psychologie sur des pointes d'aiguilles ou de la morale sur des cheveux coupés en quatre. Il ne l'a point voulu. Il a mieux aimé apporter des pierres de taille comme contribution à l'étude de ses contemporains que de jeter des cailloux blancs dans les parterres fleuris d'à côté.

La bonne fée qui avait présidé à sa naissance avait eu soin d'effeuiller sous ses pas des roses et des billets bleus ; la marche dans la vie est facile, sur un tapis aussi moelleux! M. Paul Hervieu aurait pu devenir un vigoureux inactif, s'occuper de sports. C'est même un de ses regrets, si toutefois il peut regretter quelque chose, lui qui, sitôt éclos, s'est vu appeler à l'Académie, nommer à la présidence de la Société des Gens de lettres. De l'homme de sport, il envie le teint coloré, le sang à fleur de peau, le visage que fouette le vent, le muscle qui se développe jusqu'à atrophier l'intellect. Mais, soyez tranquille, c'est une pure coquetterie, c'est un simple caprice d'homme heureux : il sait qu'il ne pourrait pas faire l'échange, il sait surtout combien il y perdrait, combien nous y perdrions. C'est de la jalousie très platonique. Horace a dit que le bœuf désirait avoir le caparaçon du cheval, mais il s'est bien gardé de prétendre que le cheval manifestait l'intention de traîner la charrue.

Après de brillantes études de droit qui l'amenèrent à se présenter au concours pour le diplôme des affaires étrangères, M. Hervieu fut nommé secrétaire d'ambassade. Le jeune attaché commença par ne pas rejoindre son ambassade, il préféra rester dans les bureaux du quai d'Orsay. C'est sur un de ces pupitres, où sans doute ses prédécesseurs et ses collègues avaient rédigé des rapports sur l'éternelle question de l'équilibre européen ou des dépêches à la commission du Danube, qu'il écrivit *Diogène le Chien*. Ce premier roman fut édité par Eugène Charavay, un archéologue et un homme de goût, qui avait confié la direction de sa librairie à Anatole France. Le soin de la fortune littéraire du jeune écrivain était entre bonnes mains.

Mais les libraires, même quand ce sont des délicats, se lassent de publier des ouvrages sur lesquels le public ne se rue pas ; après l'édition de *la Bêtise parisienne*, un livre dans lequel M. Hervieu avait réuni une série de chroniques publiées dans *le Gaulois*, il fallait trouver un éditeur, d'autant plus que les auteurs vont par bandes. Ce libraire béni qui se risqua à publier des inconnus, des jeunes, s'appelait Laurent ; sa boutique était située rue Taitbout. Écoutez simplement la liste des auteurs qu'il eut le courage d'éditer : *l'Alpe homicide*, de Paul Hervieu ; *Mademoiselle Vertu*, le premier ouvrage de Henri Lavedan; *les Lettres de ma Chaumière*, le début d'Octave Mirbeau ; *les Gaietés de l'Année*, de Grosclaude ; *la Décadence latine*, de Joséphin Péladan, etc.

Le pauvre Laurent n'eut pas le temps de réussir ; il sombra quand il allait publier *l'Ennemie*, de Gustave Guiches. Triste



Cliché Reutlinger.

Mme JANE MARCY

de l'Académie Nationale de Musique



Cliché Ogerau.

THÉATRE NATIONAL DE L'OPÉRA-COMIQUE

LE LÉGATAIRE UNIVERSEL

Mlle de Craponne. — Rôle de *Lisette*

récompense d'un effort tel qu'il ne s'en était pas produit un depuis bien longtemps dans la librairie ! Car ceux-là seuls, riches ou pauvres, qui ont passé par là, peuvent se figurer ce que c'est que d'aller trouver un éditeur avec un manuscrit à la main. Il y a, du reste, trois catégories d'êtres qui vont de pair : ce sont les caissiers, les éditeurs et les directeurs de théâtres. Le caissier d'une administration a pour mission de vous payer quand il vous est dû de l'argent ; le caissier s'exécute généralement avec mauvaise grâce et cherche toujours une fin de non payer, qu'on appelle improprement une fin de non recevoir. L'éditeur a pour tâche de publier des volumes, il voudrait toujours ne publier que des œuvres de gens qu'il connaît et qui sont connus du public. Enfin, le directeur de théâtre, dont le seul devoir est de lire les manuscrits, est un personnage qui, même s'il joue en ce moment un four noir, attend que le jeune auteur dramatique avide d'être représenté soit allé se faire connaître dans un théâtre concurrent.

Bref, Laurent disparu, on avait peut-être fait une besogne inutile et funeste pour lui-même ; ce n'était pas un administrateur ; mais au moins il avait fait connaître toute la pléiade à son aurore, et tous, depuis, ont prouvé que Laurent était un éditeur digne de ce nom ; d'autres libraires ont récolté les fruits qu'un autre avait plantés.

Le roman ne suffisait bientôt plus à M. Paul Hervieu ; il lui fallait parler à plus de monde à la fois. Il tenta un essai, qui fut couronné de succès. En 1890, il fit jouer, à l'Union Artistique, qu'on appelle familièrement « l'Épatant », *Point de Lendemain*, une adaptation d'un conte de Vivant Denon ; les acteurs étaient Madame Bartet, le comte Abbatucci et M. Sabatier, qui, alors, jouait les jeunes premiers, et aujourd'hui est directeur du journal *l'Eclair*. Ce premier pas fut suivi de *les Paroles restent*, comédie interprétée par Mademoiselle Brandès et par Berton, au Vaudeville, en 1892 ; puis, à la Comédie-Française ce furent, en 1896, *les Tenailles*, et *la Loi de l'Homme* en 1897.

M. Hervieu aura eu, de deux de nos plus exquises comédiennes, la plus charmante concession qu'un auteur puisse rêver, c'est qu'elles ont consenti à se vieillir. Madame Bartet joua, en effet, dans *la Loi de l'Homme*, le rôle d'une mère dont la fille avait dix-sept ans. Réjane, dans *la Course du Flambeau*, s'est montrée sous des cheveux gris ; elle a aussi, dans la pièce, une fille de dix-huit ans.

Le sujet de *la Course du Flambeau* fut arrêté à Engelberg, un joli village du canton de Lucerne, au bas du Titlis, un des glaciers qui entourent cette vallée délicieuse. C'est là, dans ce cadre de montagnes, qu'isolé au milieu de la foule bariolée d'étrangers et de touristes qui se succédaient à l'hôtel où il s'était réfugié, M. Hervieu écrivit son scénario. Il avait du reste, depuis longtemps, promis une pièce au Vaudeville et un rôle à Réjane ; la pièce fut agréée aussitôt et le rôle accepté... par-dessus les montagnes. Le froid du pays chassa, un beau jour du mois d'août, les gens de l'hôtel, et M. Hervieu en profita pour commencer à écrire sa pièce. Il l'acheva à Paris, en novembre, entre ces nombreuses réceptions mondaines qui l'accaparent, entre les séances du comité de la Société des Gens de lettres, à laquelle il s'est dévoué.

Il est aisé de travailler quand on habite, comme M. Hervieu, une bonbonnière posée sur les bords de l'avenue du Bois-de-Boulogne (nº 23 pour les curieux). C'est un temple dans la verdure, c'est une fenêtre ouverte sur la vie élégante, sur le fleuve de luxe qui monte vers le Bois. C'est la réalisation enchanteresse du mouvement sans le bruit. On se croirait, tant les jardins de l'avenue sont coquets, tant les arbres sont beaux, sur cette promenade féerique à travers bois qui mène de la Haye à Schevening, ou sur ces allées de Lichtenthal à Baden-Baden, peuplées de princes qui attendraient comme un appel nominal de l'almanach de Gotha.

En son cabinet de travail si moderne, M. Paul Hervieu n'a qu'à tourner le dos à l'agitation parisienne, il peut s'isoler en changeant simplement sa chaise de place, et ses pensées naissent belles et fécondes tandis que ses yeux errent sur une austère bibliothèque en acajou qui fait le tour de la pièce et se termine par une cheminée de même essence. Çà et là, quelques bibelots discrets, un joli morceau modelé par Rodin, des tableaux de choix, et à côté, dans le salon, une merveille de grâce athénienne, un petit temple de l'Amour, avec des figurines de Sèvres, qui fut donné au maître de céans par Anatole France. Il fallait bien cette image douce et reposante pour servir de contraste à la conception cruelle de l'amour qui ressort des œuvres de M. Paul Hervieu.

LOUIS SCHNEIDER.



Cliché Reutlinger.

M. PAUL HERVIEU

Cliché Bernheim (Nimes).

ZUNIGA (M. Combes-Ménard) — DON JOSÉ (M. Leprestre) — CARMEN (Mlle Cécile Ketten)

Décor de Diosse.

ACTE Ier. — *L'Arrestation de Carmen*

Le Théâtre en Province

CARMEN

AUX ARÈNES DE NIMES



NIMES n'est pas seulement une des villes de France les plus intéressantes par le nombre et l'importance de ses monuments antiques, c'est celle où ils sont le mieux conservés et où ils ont le plus beau caractère, le style de l'une des plus grandes époques de l'art romain. Or, parmi ces monuments si grandioses et si intacts, il y a, comme on sait, ce charmant amphithéâtre qu'on appelle *les Arènes*. Si on pouvait l'utiliser, non seulement comme hippodrome, mais comme théâtre, n'y trouverait-on pas une source de jouissances rares? et quelle facilité de vastes décors !

Eh bien ! on l'a fait. A Nîmes, un impresario s'est trouvé (si l'on peut lui donner ce nom) pour prendre à sa charge généreuse une entreprise aussi noble et intéressante ; et cette fois n'est pas la première. Déjà, voici deux ans, le 18 juin 1899, en présence de Mistral même, on a joué *Mireille*, aux applaudissements d'une foule enthousiaste. Cette fois, le 12 mai 1901, c'est *Carmen* qui a été représentée ; et le même éclat dont avait été entourée *Mireille*, a été apporté à monter *Carmen* d'artistique et magnifique façon.

Peut-être même a-t-il poussé plus loin qu'il n'était nécessaire l'amour de la perfection, car, afin de satisfaire plus de monde, il n'a pas craint d'introduire au dernier acte de *Carmen* une vraie course de taureaux !... Oh ! un petit taureau et une seule course, mais enfin, avec ses péripéties complètes, ses chevaux sacrifiés et son toréador professionnel. Cette couleur locale



Cliché Ber[illegible], Nîmes.

Décor de Diosse.

CARMEN

AUX ARÈNES DE NIMES

ACTE Ier. — *Une Place publique à Séville*

n'a pas eu tout à fait le résultat espéré : les dilettanti de la musique ont trouvé que c'était traiter la partition de Bizet avec quelque sans-façon, et les *aficionados* de tauromachie ont jeté un regard dédaigneux sur le maigre plat qu'on leur offrait... Qui veut contenter tout le monde... Passons!

Pour faire la scène, on avait pris une tranche de l'amphithéâtre, disposition particulièrement commode pour le développement et la sincérité des lointains, ceux-ci s'élargissant de plus en plus avec la profondeur croissante. Une sorte de panorama de Séville constituait d'une manière fixe le principal lointain : on apercevait à la fois, mais plus ou moins masqués, selon les actes, par les premiers plans mobiles, les divers étages de la ville, avec ses remparts romains à gauche, sa cathédrale mauresque à droite, et la Giralda avec ses trois étages colorés, et ses jardins, et ses arènes toutes blanches, son alcazar, ses maisons et ses boutiques enfin, et les bords du Guadalquivir.

Au début même, on ne voyait que ce seul panorama grandiosement étalé sans premiers plans. Pendant l'ouverture, un rideau, lui-même représentant la soumission du dernier roi de Grenade, Boabdil, s'abaissa lentement. Quand il se releva pour le premier acte, la manufacture des tabacs et le poste de dragons, son voisin, avaient pris place au devant de la scène, à droite et à gauche. Ce n'est pas la place qui manqua pour l'évolution de la garde montante, les courses des gamins, les disputes des cigarières et la fuite de Carmen.



CARMEN (Mlle Cécile Ketten) ZUNIGA (M. Combes-Ménard)
ACTE II. — *La Posada*

Décor de Diosse.

Au second acte, on vit un intérieur de posada grouillant de monde, excellent pour les danses et le passage des soldats et de l'escorte du torero. Au troisième, la sierra, avec ses rochers gigantesques. Au quatrième enfin, l'entrée de la *plaza de toros*, à droite, avec une allée d'arbres devant, perspective idéale pour le va-et-vient des brillantes toilettes et pour dérober Don José aux regards de Carmen.

C'est alors que, par une adroite substitution, la réalité prit la place de la fiction. Ce sont de vrais picadors, de vrais banderilleros, de vrais matadors qui défilèrent tout brillants, tout chamarrés, aux accents de la fameuse marche et des vivats de la foule. Avec un vrai torero à leur tête, un double d'Escamillo, comme lui violet et or. Seulement tout ce monde descendit dans l'arène, laissée libre.

Un petit taureau roux sortit soudain d'une porte latérale, et trois picadors lançant leurs chevaux bénévoles et bientôt sanglants se livrèrent à leurs voltes et leurs sauts périlleux coutumiers. Puis, ce fut le tour des banderilleros. Enfin Valenciano en personne se présenta gravement, fit quelques passes, et d'une estocade abattit son ennemi. En somme, l'intermède se passa aussi correct, aussi bref, aussi bien réglé qu'il était possible de le souhaiter. Peut-être les amateurs en furent-ils marris, mais les musiciens ne virent pas sans plaisir la reprise de l'œuvre interrompue; et certes le dernier duo de Carmen et Don José valait bien une *corrida*, même *de muerte!*

CARMEN (Mlle Cécile Ketten)

Décor de Dosse.

CARMEN

AUX ARÈNES DE NIMES

ACTE IV. — *La Porte principale de la Plaza de Toros de Séville*

C'est à Mademoiselle Cécile Ketten qu'était échu le rôle redoutable mais si attachant de Carmen. On sait la réputation que cette excellente artiste a remportée à Lyon et à Bordeaux, à Marseille et à Nice. Elle a la verve et la passion, la finesse de diction et l'ampleur de la composition générale; enfin sa voix portait parfaitement jusqu'aux sommets des gradins et l'on ne perdait aucun de ses mots.

Pour partenaire, dans Don José, elle avait M. Leprestre, excellent ténor, à voix de charme, capable de force au besoin, que nous connaissons bien pour l'avoir eu à l'Opéra-Comique il y a quelques années et depuis au Théâtre Lyrique. C'était lui déjà, il y a deux ans, qui avait été le Vincent de *Mireille*. On a fêté cette fois son accent plus dramatique et sa chaleur plus tragique.

Une jeune débutante, une élève de notre Conservatoire, Mademoiselle Grill, figurait la douce Micaëla, et avec un charme délicat, qui fit impression. Pour toréador, on avait l'excellent baryton Montfort, bien connu à Lyon et même à Saint-Pétersbourg, voix vibrante à laquelle on redemanda l'air si populaire du second acte. Puis venaient M. Combes-Mesnard dans Zuniga, Mademoiselle Marcelle dans Frasquita, Mademoiselle Sidiane dans Mercédès... qu'il faut louer avec les chœurs, pour leur parfait ensemble.

L'orchestre était bien conduit, avec une merveilleuse maîtrise, par M. Coste, le chef d'orchestre de Pau (du Palais d'hiver). Seulement, pour une aussi vaste enceinte, il était un peu trop restreint : c'est un point sur lequel il faudra veiller.



Cliché Bernheim (Nîmes) — *Décor de Diosse.*

CARMEN DON JOSÉ MICAËLA
(Mlle Cécile Ketten) (M. Leprestre) (Mlle Céleste Grill)
ACTE III. — *Le Repaire des Contrebandiers*

Il est probable que son rempart de planches, indispensable à cause de la course du dernier acte, a contribué pour sa bonne part à le faire paraître insuffisant et pâle. Pour la retraite lointaine du second acte, on avait fait appel à la fanfare de l'artillerie, qui a exécuté son morceau dès l'entr'acte, et a été très applaudie. Les chœurs, qui eux n'avaient pas de murs protecteurs pour les étouffer, ont merveilleusement sonné, hors de proportion même avec les infortunés musiciens de l'orchestre.

Un seul invité manquait à la fête, et y manquait bien : c'est le soleil. Ah! voir les Arènes sans soleil, quelle déception! On ne lui a pourtant pas tenu rigueur et l'on s'est moqué du mistral, car il n'était littéralement pas un semblant de place, dans cette ample enceinte, qui ne fût occupée, et souvent par de claires et pimpantes toilettes. Au surplus il a fallu donner une seconde représentation, non prévue, du chef-d'œuvre de Bizet et de toute sa mise en scène.

Ce fut vraiment là une journée inoubliable, et qu'on voudrait bien féconde en résultats. Tant d'œuvres analogues, taureau à part, pourraient être montées dans ces conditions, sur cette scène commode et ingénieusement artistique, tant d'œuvres d'un effet supérieur même, par l'emploi de ces masses chorales que l'expérience a montré devoir primer tout! Nous joignons nos vœux à ceux des dilettanti musicaux de la région, qui voient dans cet ordre d'idées une revanche heureuse et noble de l'engouement des enthousiastes du toril. Mais il faudrait avant tout tâcher de rendre ces entreprises aisées, pratiques, peu coûteuses... qualités qui sont si appréciables dans les courses de taureaux.

HENRI DE CURZON.



GRAND THÉATRE DE BORDEAUX

LE ROY DU PAPEGAI

Drame lyrique, en trois actes et quatre tableaux. Paroles et musique de M. JEAN-CH. NOUGUÈS

Le Grand-Théâtre de Bordeaux vient de nous donner avec une interprétation et une mise en scène des plus soignées une œuvre nouvelle en trois actes : *le Roy du Papegai*, paroles et musique d'un jeune auteur de vingt-cinq ans, M. Jean-Charles Nouguès. En pareil cas, une extrême jeunesse, loin d'être un adjuvant sérieux à l'appréciation indulgente du public, devient un gros écueil pour le compositeur, car le talent et le génie semblent être l'apanage exclusif de l'âge mûr. Combien de gens vont voir une pièce pour la juger par eux-mêmes, sans emporter avec eux des idées préconçues ? Et dans ce cas particulier, ce n'était point le danger le plus important ; mais M. Nouguès appartient à une famille des plus honorablement connues à Bordeaux et Bordelais lui-même, et le public de province, prêt à sourire à une œuvre venue du dehors, se montre féroce et impitoyable pour le compatriote plus doué. « Nul n'est prophète dans son pays. » M. Nouguès l'avait si bien compris que la partition avait été primitivement écrite pour le Théâtre-Lyrique, et que ce n'est qu'après la disparition prématurée de celui-ci à l'horizon parisien qu'un concours de circonstances amena le jeune auteur à laisser représenter sa pièce sur la première scène de sa ville natale. Il n'a qu'à s'en féliciter, car le succès en a été retentissant et les bravos et les ovations prolongées qui ont salué son apparition sur la scène, le soir de la première, lui ont prouvé qu'il venait de remporter une éclatante victoire sur l'esprit routinier de la province, et que sa musique, dont le caractère reste toujours mélodique malgré bien des audaces harmoniques chères à nos modernes, avait subjugué tous ses auditeurs.



Cliché Panajou frères (Bordeaux).

M. J.-CH. NOUGUÈS

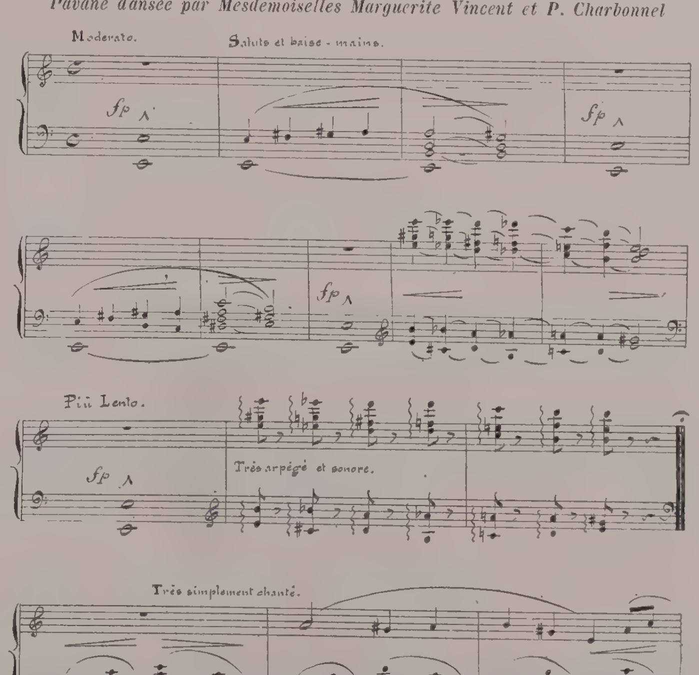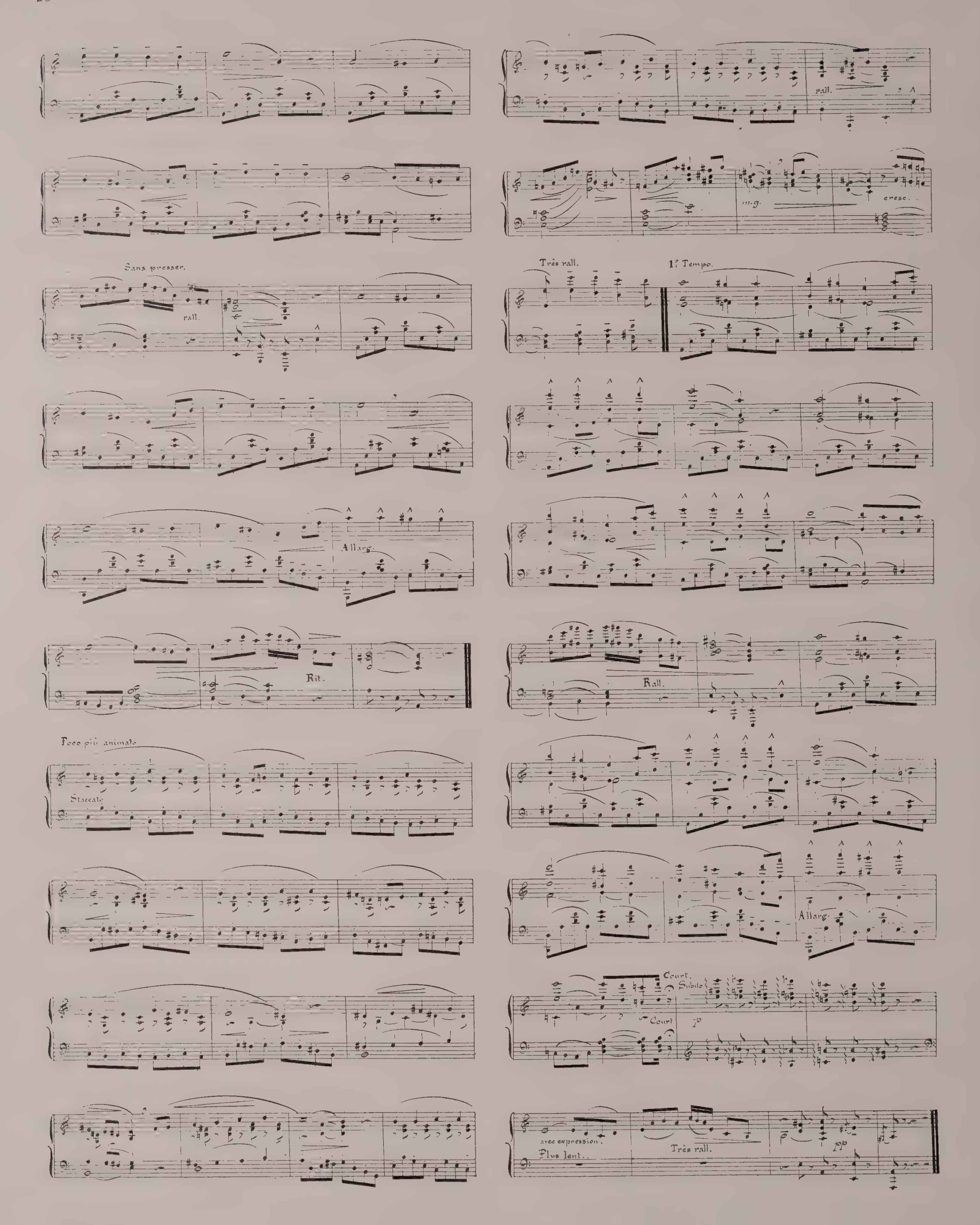
* * *

Le Roy du Papegai est un drame suscité par la jalousie de deux rivaux amoureux de la même femme. C'est l'histoire éternelle de tous les temps et de tous les lieux ; l'auteur lui a donné pour cadre ce joli et si poétique moyen âge, auquel l'abus des légendes aussi scandinaves qu'incompréhensibles nous fera certainement et sous peu revenir. Nous sommes à Avignon vers l'an 1450, le jour où les tireurs du Papegai (perroquet de couleur, en carton, qui servait de cible) concouraient pour le titre de roi, qu'ils portaient durant toute une année, et auquel une ordonnance royale avait attaché d'importants privilèges pour stimuler l'ardeur des jeux dans les villes.

Premier acte. — L'Auberge des Bleus. — Nous sommes dans la taverne où se réunissent habituellement les arbalétriers bleus. Il est grand matin et tout dort encore. Tout à coup des voix éclatent au dehors, la porte et les volets de l'auberge s'ébranlent sous les coups, et trois jouvenceaux en goguette escaladent la fenêtre : c'est Olivier, suivi du page Tistet et de Guy, le clerc enlumineur de missels. Joyeux caquetage. Olivier annonce à ses amis la future union de sa sœur Margot avec Jean, le capitaine des arbalétriers bleus, puis il prie ses compagnons de lui céder la place, car un billet trouvé sous la porte de son logis l'informe d'un rendez-vous à cette heure et dans ce lieu. Incrédulité des amis. Il leur montre le billet et s'aperçoit alors qu'il est destiné à Margot. Les bons camarades rient bien haut de la méprise d'Olivier qui, furieux, leur enjoint de se taire. Dispute, bataille, où volent les brocs et les gobelets et où

Le Roy du Papegai

Pavane dansée par Mesdemoiselles Marguerite Vincent et P. Charbonnel




Sans presser.
rall.
Allarg.
Rit.
Poco più animato
Staccato
rall.
m.g.
cresc.
Très rall.
1º Tempo.
Rall.
Allarg.
Court.
Subito
Court
p
avec expression.
Plus lent.
Très rall.
pp



Cliché Panajou frères (Bordeaux).

GRAND THÉATRE DE BORDEAUX

LE ROY DU PAPEGAI

Mlle Thérèse Ganne. — Rôle de *Margot*



Cliché Panajou frères (Bordeaux). M. DUFFAULT (Rôle de *Jean*)

les tables s'effondrent avec fracas. Dame Catoche, l'aubergiste, et ses servantes, attirées par le bruit, appellent le guet, qui survient et s'empare d'Olivier; par bonheur pour ce dernier, le guet se compose de Jean et de quelques bleus. Un espoir naît dans le cœur d'Olivier ; Jean est l'auteur du billet, mais à l'attitude de Jean qui ne saisit point les allusions de son futur beau-frère, il voit bien que la lettre ne vient pas de lui. Quel est donc l'audacieux qui a pu braver ainsi la vertu de Margot? Soudain la lumière se fait dans son esprit, en voyant entrer Roland, le capitaine des arbalétriers verts; c'est lui, l'ancien fiancé de Margot, qui, l'ayant indignement délaissée pour courtiser (d'ailleurs sans succès) une riche bourgeoise, veut revenir à ses anciennes amours. Roland s'assied à une des tables sans prendre garde à Olivier qui, accoudé à la fenêtre, chantonne entre ses dents. Mais la chanson que fredonne le jouvenceau est pleine d'allusions railleuses qui attirent l'attention de Roland. Il reconnaît Olivier, lui barre le passage, répond aux allusions par des menaces. Olivier s'échappe en criant à Roland que Margot ne viendra pas et il lui jette son billet que Roland ramasse. Partagé entre ses remords et sa rage, ce dernier rumine des projets de vengeance tandis que les cloches de la ville tintent gaiement dans tous les campaniles, annonçant la fête.

Au dehors, la place s'emplit d'une foule animée. Jean entre dans l'auberge avec quelques « Bleus ». Roland surpris sur le territoire ennemi s'excuse et veut se retirer, mais Jean appelle les « Verts » épars sur la place. Il invite Roland à oublier toutes les querelles des deux partis, annonce à tous son futur mariage et lève son verre en l'honneur de ses adversaires. Roland, la rage au cœur, est obligé de répondre au milieu de l'enthousiasme général.

Deuxième acte. — La grande place d'Avignon. — Foule joyeuse. — Les deux auberges rivales, « A la Renommée des Arbalétriers royaux », celle des Bleus, et « Au Papegai vainqueur », où se tiennent les Verts. Panorama pittoresque de la vieille cité des papes. Au fond, le tir du Papegai se dresse avec son but; tribunes encore désertes. Farandoles, flutiaux, tambourinaires, trompettes de crieurs du jeu. Margot, arrivant au milieu des groupes, présente son fiancé à ses amies, et, à la demande générale, chante avec entrain l'antique ronde du Pont d'Avignon. Accla-



Cliché Panajou frères (Bordeaux). M. SÉVEILHAC (Rôle de *Roland*)



Cl. Panajou frères (Bordeaux). Mlle ROUJEAN (Rôle de *Tistet*)



Cl. Panajou frères (Bordeaux). Mlle K. CAMBON (Rôle d'*Olivier*)

mations et danses.

Mais Margot est rêveuse. Tant de bonheur durera-t-il? Un noir pressentiment l'agite... Jean, inquiet du visage aimé soudain assombri, la réconforte par de brûlantes protestations et la quitte pour surveiller les apprêts du tir. Margot le suit du regard, puis se retourne, brusquement, frissonnante..... Roland est devant elle, qui essaye, par ses paroles d'amour et évoquant le passé, de ranimer les sentiments d'autrefois dans le cœur de la jeune fille ; mais il ne réussit qu'à s'attirer l'explosion du mépris de Margot, qui le chasse honteusement de sa présence. Roland, fou de rage et brûlant du désir de se venger, s'élance sur les traces de Jean et lui raconte ses anciennes amours avec Margot. — « Qu'importe le passé, réplique dédaigneusement Jean, puisque tu l'as laissée, ta fiancée, je l'ai prise et nous nous aimons? — « Mais elle a été mienne ! », lui crie Roland exaspéré. Jean bondit sous cette révélation calomnieuse et se jette sur Roand. Le cortège du Papegai débouche sur la place, trompette en tête et bannières au vent, les tribunes sont envahies et le jeu va commencer. Les corporations des Verts et des Bleus défilent. Jean s'avance le premier pour viser, mais, encore tout tremblant d'indignation, il manque le but, tandis que Roland enlève le Papegai à son rival, aux acclamations de la foule, qui le proclame roi. Réjouissances publiques. Danse de ribauds et de ribaudes, pavane de filles nobles, valse des pages, etc., etc.

Troisième acte (1er tableau). — La maison de Margot au déclin du jour. — Margot a été avertie par Olivier de la dispute des deux arbalétriers, et, horriblement angoissée, attend la venue, habituelle à cette heure, du fiancé. La nuit se fait de plus en plus noire, et Jean ne vient pas. Chaque bruit sur la route la fait sursauter. Des pas!... C'est Olivier, qui a battu la ville et les cabarets pour rejoindre Jean et ne l'a pas trouvé. Sous la menace du malheur qu'ils pressentent, la femme et l'enfant s'épanchent dans une ardente prière. Soudain un faible appel se fait entendre au dehors ; Margot court à la porte, qu'elle ouvre toute grande. Jean est devant elle, mais quel Jean ! ensanglanté, pâle, livide, qui tombe mourant dans les bras de son aimée. Convaincu de la félonie de Roland, il l'a provoqué, mais ce dernier l'a traîtreusement blessé. La lune éclaire, sur le seuil du logis, leur dernier soir d'amour, et, dans une suprême hallucination, il prend pour un linceul les rayons argentés qui l'enveloppent. Margot pousse un cri rauque; ce corps inanimé, devant elle, c'est Jean !... Une folie exaspérée la prend ; ses yeux, dilatés d'horreur, rencontrent un objet brillant sur la table, elle s'en saisit, le cache dans son corsage et disparait en courant.

Deuxième tableau. — La fête aux lanternes. — Les « Verts » fêtent le roi Roland, qui trône sur des tables enguirlandées. Un cri a retenti : « Place à la reine ! », et, fendant le flot populaire compact et bruyant, Margot s'avance, grimaçant un sourire impudent, au grand étonnement de la foule, qui ne reconnaît pas la Margot réservée et modeste : « Prends-moi, je suis ta femme ! », crie-t-elle à Roland. Indignation de la foule. Roland, ne sachant que penser, s'avance résolument, poussé par les quolibets de ses camarades, prend la jeune fille dans ses bras, quand,



Cliché Panajou frères (Bordeaux). Mlle DUPONT
Rôle de *Catoche*

d'un geste rapide, elle lui enfonce son couteau dans la poitrine. Cris de la multitude, se ruant sur la malheureuse, qui, subitement dégrisée, s'accroupit, la figure dans ses mains. La farandole aux lanternes débouche du pont, et les danseurs s'arrêtent pour contempler ce triste spectacle.

* * *

Et tout cela vit, palpite, pleure, chante et rit, dans la musique de M. Nouguès, d'une étonnante saveur et variété d'expression. Les motifs mélodiques s'enchevêtrent sans difficulté, et leur sonorité flatte agréablement l'oreille de l'auditeur; le compositeur nous livre sincèrement ce qu'il pense, allant droit au but sans s'attarder au délayage compliqué et inutile. L'œuvre est papillotante d'esprit et de légèreté; en un mot, elle vit... et c'est là tout le théâtre.

Mentionnons au passage quelques pages de tout premier ordre : la chanson railleuse d'Olivier au premier acte, et le chœur des arbalétriers; au second, toute la fête populaire en coup de soleil méridional, au rythme piquant des farandoles ; le duo de Margot et de Roland, si dramatique d'expression; le final grandiose qui le suit, et, enfin, au troisième acte, la scène de l'attente de Margot et la mort de Jean, d'un réalisme poignant.

Il faut également rendre hommage aux interprètes qui se sont vaillamment dépensés pour gagner la victoire. Au premier rang, Mademoiselle Thérèse Ganne, qui a rendu le personnage si dramatique de Margot avec une grâce touchante et une grande intensité d'expression; MM. Duffault (Jean), Séveilhac (Roland) ; Mesdemoiselles Kate Cambon (Olivier), Roujean (Tistet), Cahuzac (Guy) et Dupont (Catoche). Dans le ballet, si réussi dans sa note archaïque et joliment moyennageuse, se sont fait remarquer Mademoiselle Dina Porro (la ribaude) et Mesdemoiselles Vincent et Charbonnel.



Cliché Panajou frères (Bordeaux). Mlle CAHUZAC
Rôle de *Guy*

M. Jean-Ch. Nouguès est un heureux dans l'art dramatique. Il est le plus jeune compositeur français joué sur nos grandes scènes musicales; le succès du « Papegai », à Bordeaux, lui a fait ouvrir, pour la saison prochaine, les portes de quelques théâtres importants.

Quant à sa réussite complète auprès du public, il faut en chercher le secret dans le parti pris du jeune auteur de ne pas suivre l'exemple de quelques musiciens modernes. A l'heure actuelle, l'idée musicale, le motif mélodique est absolument délaissé et considéré comme « vieux jeu » ; le musicien s'attache surtout à étaler son érudition et à chercher l'originalité dans les coupes bizarres et dans un déluge de notes savamment dissonantes, algèbre musicale déconcertante et rebutante pour ce public qui ne peut en suivre le développement.

Ne peut-on allier la mélodie française aux formules modernes? A Paris, le succès prodigieux de *Louise* nous a déjà répondu d'une façon éclatante ; *le Roy du Papegai* vient de nous répondre brillamment à Bordeaux. Cette œuvre atteste chez son auteur un très vigoureux tempérament artistique qui a réussi, réussira et ne peut que réussir. Quelques indiscrétions nous permettent de lui dire « à bientôt ».

Mais sur cette manifestation décentralisatrice, il convient, en attendant, que *le Théâtre* attire l'attention de ses lecteurs. A plusieurs reprises déjà, il a signalé les efforts réels accomplis sur les scènes principales de Lyon et de Bordeaux, celui-ci est un des plus remarquables et on ne saurait trop y applaudir.

CADET D'YS.

Cliché Panajou frères (Bordeaux). LA PAVANE
Dansée par Mlle MARGUERITE VINCENT et Mlle P. CHARBONNEL

Directeur : M. MANZI. Imprimerie MANZI, JOYANT & Cie, Asnières. Le Gérant : G. BLONDIN.



LUBIN



ASTHME ET CATARRHE

Guéris par les CIGARETTES ou la POUDRE **ESPIC**.
Oppressions, Toux, Rhumes, Névralgies.
Le FUMIGATEUR PECTORAL ESPIC est le plus efficace de tous les remèdes pour combattre les *Maladies des Voies respiratoires*. Il est admis dans les Hôpitaux Français et Etrangers.
Toutes Pharmacies, 2f la Boite. Vente en gros : 20, rue St-Lazare, Paris.
EXIGER LA SIGNATURE CI-CONTRE SUR CHAQUE CIGARETTE

B.-P. GRIMAUD

54, rue de Lancry, PARIS

CARTES A JOUER

CARTONS ET BRISTOLS POUR LA PHOTOGRAPHIE

Chemins de Fer de PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

BILLETS D'ALLER ET RETOUR :
De PARIS à BERNE et à INTERLAKEN
Ou réciproquement
De PARIS à ZERMATT (Mont-Rose)
sans réciprocité

Prix des billets de Paris à :

BERNE (viâ Dijon-les-Verrières ou viâ Dijon-les-Verrières-Délémont-Delle) :
1re cl. : 101 fr. ; 2e cl. : 75 fr. ; 3e cl. : 50 fr.
INTERLAKEN (viâ Pontarlier-Neuchâtel) :
1re cl. : 113 fr. ; 2e cl. : 83 fr. ; 3e cl. : 56 fr.
ZERMATT (Mont-Rose), (viâ Dijon-Pontarlier-Lausanne) :
1re cl. : 140 fr. ; 2e cl. : 108 fr. 3e cl. : 71 fr.

Valables 60 jours avec arrêts facultatifs sur tout le parcours.

Trajet rapide de Paris à Interlaken sans changement de voiture en 1re et 2e classe.
Les billets d'aller et retour de Paris à Berne et à Interlaken sont délivrés du 15 avril au 15 octobre. Ceux pour Zermatt, du 15 mai au 30 septembre.
Franchise de 30 kilogrammes de bagages sur le parcours P. L. M.
Arrêts facultatifs.

VEILLEUSES FRANÇAISES

PARIS — Veilleuses Françaises R. Nve St-Merry No 24 — FABRIQUE à la GARE — et dans tous les Magasins d'Epicerie et autres qui tiennent l'article Veilleuses

Fabrique à la Gare
ACTUELLEMENT
RUE SAINT-MERRI, 11

Toutes nos boîtes portent en timbre sec
JEUNET, Inventeur
VENTE ANNUELLE :
5 Millions de boîtes

AUX PARFUMERIES REUNIES 26 r. La Fayette PARIS
SPECIALITE DE FARDS POUR ARTISTES

CRÈME VELOUTINE

MÉDAILLE d'OR à l'Expon Univlle de PARIS 1900
Crème sans rivale pour les Soins de la Peau
Préparée par CH. FAY, l'inventeur de la **Veloutine**
PARIS, 9, Rue de la Paix, 9, PARIS

Parfumerie V. RIGAUD

OSAKA

8, rue Vivienne, PARIS

Eau de Toilette KANANGA-OSAKA

D'une délicieuse fraicheur, conserve à la peau l'incomparable éclat de la jeunesse.

Essence KANANGA-OSAKA
Savon KANANGA-OSAKA
Poudre de Riz KANANGA-OSAKA

EXTRAITS : MODERN STYLE — MIMOSA-RIVIERA
VIOLETA FRESCA — ŒILLET DE MYSORE — PARFUM DES ACTRICES

EAU MINÉRALE ARSÉNICALE et FERRUGINEUSE
Source **GUBER** en Bosnie
Dépôt chez tous les Mds d'Eaux Minérales et Pharmaciens.

PORCELAINES ★ A LA PAIX ★ CRISTAUX

GEO. ROUARD, 34, Avenue de l'Opéra, PARIS
MEUBLES et CRISTAUX de GALLÉ
POTERIES DE ROBALBHEN
Seul Dépôt de la Manufacture Royale de Porcelaines de Saxe
SPÉCIALITÉ de SERVICES de TABLE et de CRISTAL
POUR LA CAMPAGNE

LA SULFURINE

Bain sulfureux sans odeur

Possède exactement les propriétés du bain sulfureux ordinaire dit de Barèges, avec cet avantage que SANS ODEUR, n'altérant ni les métaux ni les peintures, il peut être pris CHEZ SOI et dans toutes les espèces de baignoires. La SULFURINE adoucit la peau, lui communique une grande blancheur et une souplesse extrême.
PHARMACIE LANGLEBERT, 55, rue des Petits-Champs, Paris, *et principales Pharmacies.*

EAU DE SUEZ Le Seul DENTIFRICE ANTISEPTIQUE
CONSERVE LES DENTS
PARFUME la BOUCHE

Perfect Jumelle Stéréoscopique

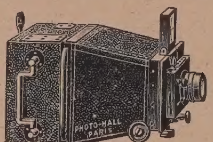


PHOTO-HALL
PARIS — 5, rue Scribe, 5 — PARIS

MAISONS RECOMMANDÉES

ABSINTHE BERGER COUVET (Suisse) MARSEILLE BUENOS-AYRES — TÉLÉPHONE 562.40

APPAREILS HERNIAIRES ET ORTHOPEDIQUES — DRAPIER ET FILS, 41, r. de Rivoli Cat. fco

BAPTEMES BOITES ET DRAGÉES — JACQUIN Frères 12 RUE PERNELLE, PARIS

CHALEUR vaincue par le Savon **ÉOLE**

CRÊME EXPRESS JUX SE TROUVE DANS TOUTES LES BONNES MAISONS.

A. DELEVEAU JOAILLIER, 74, r. des Petits-Champs — ACHAT AU COMPTANT DE BIJOUX D'OCCASION

ERNEST DIAMANT du CAP, 24, Bd des Italiens. — IMITATION PARFAITE. — PRIX BON MARCHÉ.

FLORESSENCE NOUVEAU PARFUM ANTISEPTIQUE — Pharmacie CARON, 62, Chaussée d'Antin

GÉRARD (LÉON) 18, rue Drouot. TABLEAUX MODERNES

POUR MAIGRIR ELIXIR DU Dr STENDHALLE, 6f LE FLACON. Pharm. LEMAIRE, 14, Rue de Grammont, Paris.

F. KLEINBERGER, 9, r. de l'Échelle. TABLEAUX ANCIENS

PÉTROLE HAHN LE TRÉSOR DE LA CHEVELURE — EN VENTE PARTOUT

Le sang dans les veines charrie constamment
Du Quina Bruno les divers éléments.



SOCIÉTÉ SUISSE d'ASSURANCES GÉNÉRALES

SUR LA VIE HUMAINE, DE ZURICH
Assurances en Cours : **150 MILLIONS**
Tarifs et Renseignements sur Assurances et Rentes fco sur demande.
A LA SUCCURSALE DE PARIS : 97, Rue St-Lazare.

EAU DE BOTOT Le seul Dentifrice approuvé par l'Académie de Médecine de Paris *Exiger la Signature* BOTOT.

CHEMIN DE FER DU NORD

SERVICE APPLICABLE A PARTIR DU 1er JUILLET 1901

PARIS-NORD à LONDRES

VIA CALAIS OU BOULOGNE

Cinq services rapides quotidiens dans chaque sens

VOIE LA PLUS RAPIDE

Tous les trains comportent des 2es classes

En outre, les trains de l'après-midi et de Malle de nuit partant de Paris-Nord pour Londres à 3 h. 25 et à 9 h. soir, et de Londres pour Paris-Nord à 2 h. 45 et à 9 h. soir prennent les voyageurs munis de billets directs de 3e classe.

PARIS-NORD A LONDRES

	1re 2e cl	1re 2e cl.	1re 2e cl	Du 1er juin au 31 octobre inclus: 1re 2e 3e cl	1re 2e 3e
	★ W.R.	(★)	W.R. (★)		
PARIS-NORD . . dép.	9 35 m. via Calais	10 30 m. via Boulogne	11 20 m. via Calais	3 h. 25 s. via Boulogne	9 h. » s. via Calais
LONDRES . . . . arr.	4 50 s.	5 h. 50 s.	7 h. s.	11 h. 05 s.	5 30 m.

LONDRES A PARIS-NORD

	1re 2e cl.	1re 2e cl.	1re 2e cl.	Du 1er juin au 31 octobre inclus: 1re 2e 3e cl	1re 2e 3e cl
	(★) W.R.	(★)	(★)	W.R.	
LONDRES . dép.	9 h. » m. via Calais	10 h. » m. via Boulogne	11 h. m. via Calais	2 h. 45 s. v. Boulog.	9 h. » s. via Calais
PARIS-NORD arr.	4 45 s.	5 h. 50	7 h. « s.	11 h. 10 s.	5 h. 50 m.

(★) Trains composés avec les voitures à couloir sur bogies de la Compagnie du Nord, comportant water-closet et lavabo.
(W.R.) Wagon-Restaurant. — Les voyageurs de 1re classe y ont seuls accès, les voyageurs de 2e classe n'y sont admis qu'en payant le supplément de 2e en 1re classe.

SERVICES OFFICIELS DE LA POSTE

(Via Calais)

La gare de PARIS-NORD, située au centre des affaires, est le point de départ de tous les Grands Express Européens pour l'Angleterre, l'Allemagne, la Russie, la Belgique, la Hollande, l'Italie, la Côte d'azur, les Indes, l'Égypte, etc., etc.

SAVON DENTIFRICE VIGIER *Le Meilleur Antiseptique*
Pharmacie VIGIER, 12, Bould Bonne-Nouvelle, PARIS.

CATALOGUES SPÉCIAUX
Cylindres Artistiques
98, Rue de Richelieu, 98

PHONOGRAPHES PATHÉ

GRAND PRIX — Exposition universelle de 1900 — GRAND PRIX

AUDITIONS :
Salon du Phonographe
26, Bould des Italiens, PARIS

B. CASSIN & Cie AMEUBLEMENTS COMPLETS — Installation de Villas, Hôtels, Appartements. — NICE, 3 & 4, rue du Palais

LE PARFUM IDÉAL HOUBIGANT 19, Faub. Saint-Honoré